Des Birmans et des lacs

Jacques Ivanoff

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tc/207>

DOI : 10.4000/tc.207

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2002

ISSN : 0248-6016

Référence électronique

Jacques Ivanoff, « Des Birmans et des lacs », *Techniques & Culture* [En ligne], 39 | 2002, mis en ligne le 29 avril 2005, consulté le 29 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/tc/207> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tc.207>

Ce document a été généré automatiquement le 29 septembre 2022.

Tous droits réservés

Des Birmans et des lacs¹

Jacques Ivanoff

- 1 François Robinne, après nous avoir initié aux saveurs birmanes et au goût de la mer (EFEO 1994), nous invite à la découverte d'un espace culturel très important en Birmanie, celui du Lac Inlé. Nous y découvrons les relations qui unissent et désunissent les populations qui le parsèment. Disons-le tout de suite, c'est un pari difficile que l'auteur se propose de faire, car la complexité est grande. Nous sortons là du domaine de la description du fait technique ou de la monographie détaillée, sujets de prédilection de F. Robinne et de tous les chercheurs formés à l'école de Georges Condominas, et qui sont les vrais documents d'excellence de l'école du CeDRASEMI, n'en déplaisent à tous ceux qui voudraient liquéfier la tradition française dans des analyses globalisantes et comparatives de bon teint. Mais F. Robinne sait éviter les pièges de la facilité comparative et des théories aléatoires. Toutes ses analyses, aussi pointues soient-elles, s'enracinent dans une réalité qui nous est restituée, de façon plus ou moins détaillée. Bien sûr, cela ne va pas sans quelques difficultés de présentation. Par exemple le mélange des traditions orales recueillies par l'auteur et des travaux des chercheurs de référence (Luce par exemple) perd un peu le néophyte dans les dédales d'une histoire compliquée. C'est ici un problème de méthode auquel on se heurte, et les liens entre les différents niveaux d'analyse auraient dû être proposés d'entrée de jeu; des textes auraient pu être présentés en annexe afin de ne pas surcharger la lecture de données variées, issues de contextes différents. Cependant, une lecture attentive permet de s'y retrouver. Chaque analyse est cohérente, bien menée, bien expliquée. Mais comme le laisse supposer le titre, le sujet est vaste et pour faire « décoller » le tout, il faut suivre l'auteur avec une attention rigoureuse, un peu comme dans les *Mythologiques* de Lévi-Strauss, où l'on ne peut sauter une page sous peine de perdre le fil de la démonstration.
- 2 Que dire devant cette somme que nous offre Robinne ? Il nous avait habitué à des descriptions minutieuses, techniques et parfois sociologiques, toujours appuyées par une ethnographie solide. Certes, le détour sur le littoral birman (Asemi 1983, EFEO, 1995) l'avait déjà initié aux réflexions plus larges, à l'histoire et à l'orientalisme. Avec ce nouvel ouvrage, le voilà hissé au niveau des grands orientalistes, des chercheurs de l'EFEO dont il a toujours été un fidèle. Car le contenu du livre est dense et chaque

chapitre est en soi une petite monographie. Qu'il s'agisse du bouddhisme, de l'astrologie (dont Robinne devient un fin spécialiste), de l'histoire, des langues et d'autres domaines difficilement exploitables par les ethnologues, Robinne a su les intégrer et les restituer dans une perspective ethnologique dynamique et comparative. Le comparatisme régional est essentiel à une compréhension globale des systèmes complexes, et des analyses plus générales, anthropo-logiques. Mais François Robinne ne tombe pas dans le travers des « anthropologues » qui, après leur « terrain », se lancent immédiatement dans des activités théoriciennes, les créneaux offerts par les cognoscences, les sirènes de l'université, et deviennent ainsi les « intellectuels du milieu ». La véritable compréhension de l'homme dans sa diversité et surtout du fonctionnement de son organisation sociale passe par la multiplicité des expériences, chaque fois affinées par les précédentes, qui concourt à une ethnologie régionale de qualité. Robinne est en cela dans la lignée des Haudricourt, Condominas et Bernot. Mais il ne pratique pas la théorie des cercles concentriques (comme P. E. Josselin de Jong, que j'ai moi-même appliquée sur le terrain); il fait du comparatisme transversal, chaque domaine envisagé et chaque population considérée bénéficiant d'un traitement égal (ou presque). Le livre s'équilibre donc en chapitres de qualité scientifique égale pour un objectif moins clair. Peu importe d'ailleurs, car sa richesse permet à chacun de s'y retrouver. Ni monographie, ni traité d'histoire du peuplement ou sociologie des systèmes politiques, l'ouvrage se place dans le courant du relativisme interethnique dynamique. Mais les descriptions ethnographiques ne manquent pas non plus. Robinne a tenté le pari d'associer les sources, les textes et l'histoire à l'ethnographie. De nombreux chapitres sont remarquables (*La course du Cheval sur le carré des directions*, pp. 119-122, *Éléments d'architecture comparée*, pp. 126-147, etc.), et le lecteur se régale, qu'il soit ethnologue, historien ou simplement un passionné d'Asie du Sud-Est.

- 3 Ce lecteur en sort fin connaisseur du fait ethnique régional et découvre toutes les situations que répertorie la littérature asiatique. Ce livre forme un tout, non pas tant pour son objet déclaré c'est-à-dire la dynamique des rapports interethniques et l'appropriation des représentations et du pouvoir autour du Lac Inlé, que pour son contenu qu'on peut utiliser indifféremment en s'attachant aux éléments comparatifs ou comme un tout pour comprendre le fonctionnement social des populations réparties autour de ce célèbre lac, notamment les Intha. On apprend par quels procédés ils se sont intégrés dans le paysage ethnique : « La vitalité d'un passé mythique, sans cesse revisité par la tradition orale, est constitutive du processus par lequel les Intha légitiment leur présence dans la région » (p. 38). Les moyens mis en œuvre pour démontrer la présence et l'affirmation de ces différents groupes sont nombreux, et chaque chapitre participe à la démonstration d'une appropriation symbolique de l'espace géographique, rituel, politique. Tout y contribue, par exemple les carrés ésotériques qui, soit « [...] organise[nt] l'ordre cosmique et conditionne[nt] le cadre conceptuel de l'ordre social [...] », soit « [...] dessinent, au sein de cette construction universelle, le rapport des hommes à la surnature [...] »; et cela, plus particulièrement au titre de la protection, le résultat est que « Dans les deux cas, l'interprétation des carrés ésotériques permet de dresser des éléments structurels de continuité et de discontinuité entre les différentes minorités » (p. 159). On le voit, pour l'auteur, tout a une signification différente et chaque segment social étudié est en fait une sémiologie qu'il nous permet de découvrir : le sens des appropriations, le rôle des symboles dans l'identité, les moyens de reconquérir son passé, de reconstruire son avenir, bref le mode de fonctionnement de plusieurs ethnies voisines. Ces significations multiples,

adaptées et adaptables en fonction des conjonctures et des populations, sont le point fort du travail.

- 4 Des reproches de détails, bien sûr, on peut en faire. On sent bien que les responsables de la collection ont gardé la mise en page de l'auteur et n'ont pas jugé utile de faire un travail d'édition performant. Mais c'est le propre des collections laissées aux soins des chercheurs. On notera aussi par exemple, que la carte 1 mentionne les Salons à la place des Moken. Robinne eut pu flatter son collègue en mentionnant simplement le nom réel de l'ethnie. Les noms anglais des identifications ne dérangent pas, mais on se demande pourquoi ils ne sont jamais énoncés en français (p. 49 par exemple). Quelques rares fautes ne nuisent guère à l'ensemble : les schémas sont un peu compliqués (facilités de l'ordinateur); sauf pour ceux concernant l'habitat, qui sont éclairants, il faut attendre la page 37 pour découvrir ce qu'est un *nat*...
- 5 Les comparaisons à l'échelle régionale sont évidentes et le livre eut gagné en profondeur s'il avait évoqué les mythes et les travaux comparatifs qui existent sur de nombreux thèmes : l'âme du riz (Pottier, Ivanoff), les thèmes de la fabrication du paysage qui rappelle ceux de l'ogre et du *naga* de la baie de Phang Nga (cf. Boulbet), la combinaison des cinq rivières (p. 38), laquelle rappelle de nombreuses légendes comme celle de l'embouchure du fleuve Pak Chan (frontière sud entre la Birmanie et la Thaïlande), censées être situées à la convergence de plusieurs grands fleuves, ce qui nous ramène à la cosmologie indienne, aux croisements des points cardinaux associés au centre. Les descriptions de la pagode et de son univers spatial nous rappellent G. Condominas (Le bouddhisme populaire lao) et les thèmes du centre et de la périphérie sont une notion fourre-tout mentionnée sous des appellations différentes : auréoles, ou principe des aires concentriques. Les indications sur les déplacements de populations sont capitales et l'auteur aurait pu s'appuyer sur les travaux des chercheurs du CeDRASEMI (cf. *Formes extrêmes de dépendance*, sous la direction de G. Condominas, EHESS, 1998).
- 6 Le chapitre 1, essentiel à la compréhension de l'ensemble, est un peu trop « scolaire », mais les assises théoriques sont bonnes et on aurait souhaité disposer tout de suite des nouvelles données pour nous allécher. Des phrases comme « Dans la région de Nyaung-Shwé, la légitimité historique tient plus de la manipulation symbolique des mythes fondateurs et de récits légendaires d'inspiration birmanes que de la réalité historique des mouvements de populations » (p. 24) nous rappellent que c'est une constante des royautés asiatiques et même des petites chefferies malaises que de manipuler les mythes fondateurs pour asseoir leur légitimité. Le travail historique de l'ethnologue consiste alors à trouver les variantes mythiques et reconstruire le mythe populaire ou « d'origine » par croisement successifs. Par contre, Robinne a raison d'affirmer que « [...] les mêmes normes ne renvoient pas nécessairement aux mêmes formes [...] » (p. 25), ce qui constituera l'assise théorique du raisonnement mené. L'auteur nous dit : « La démarche engagée ici consiste à réunir dans une même interprétation l'analyse de différents systèmes de représentation que partagent les populations concernées, à savoir l'astrologie, le culte des esprits et le bouddhisme » (p. 28). Si les domaines qu'il envisage sont importants, difficiles, complexes et révèlent des idéologies et des histoires anciennes aux racines indiennes profondes, il n'en reste pas moins que ce sont les différences factuelles qui vont nous éclairer sur les systèmes de représentation de chacun. Mais on l'aura compris, ce sont les dynamiques sociales au travers des appropriations idéologiques et symboliques, qui pour Robinne vont autoriser la

compréhension des relations interethniques. Mais il faut attendre la page 27 pour comprendre son objectif : « Notre propos ne se situe pas sur un plan comparatif qui consisterait soit à déterminer sous cet angle la part de l'influence birmane sur les minorités, soit à dresser le catalogue des spécificités factuelles ». Le projet est donc clair et ambitieux, bien que je crois que les « spécificités factuelles » révèlent des structures fondamentales au sein de groupes hétérogènes. C'est la démarche comparative de l'ethnographe qui peut, par ce biais analytique, retrouver les classifications originales. Même si ces spécificités sont intéressantes par « [...] la maîtrise qui en faite par les uns dans leurs rapports aux autres » (p. 28), elles sont plus que cela. Révéler ces faits donne aux chercheurs une vue claire de situations complexes, permettant de retracer les origines des uns et des autres.

- 7 Ce travail minutieux nous permet, quel que soit le projet du livre, de découvrir de nombreuses traditions et l'on s'intéressera particulièrement aux sources de la tradition orale qui, à mon sens, auraient justifié un chapitre entier. Et très heureusement, mais un peu brièvement, l'auteur nous rappelle la lignée dans laquelle il s'inscrit, celle de L. Bernot et celle des anglo-saxons (G. Scott et J.P. Hardiman; W. Dunn Hackett...). Le postulat nous semble essentiel : « Privilégier la parole donnée correspond par ailleurs à un choix, en ce qu'elle permet, dans sa diversité, dans son dynamisme, dans ses hésitations et par l'enthousiasme, le désintérêt ou l'oubli qu'elle suscite, de faire état des nombreuses variantes auxquelles donnent lieu les mythes fondateurs, d'apprécier la légitimité historique dans la région dont chacun peut ou non se réclamer, et au travers des manipulations symboliques dont fait l'objet la tradition orale, de comprendre le processus par lequel les uns et les autres sont successivement amenés à jouer un rôle de premier plan dans le rapport interethnique » (p. 31), et plus loin : « Elle [la tradition orale] participe de cette marge de manœuvre dans laquelle évoluent les rapports ethniques et sur laquelle se construit l'émergence d'un groupe dominant » (p. 31). Prenons l'exemple du mythe de l'âme du riz (p. 193) :

« Le paddy a une âme [*phun: kyay*]. Nous appelons ce paddy le "Puissant". L'âme du paddy s'est envolée parce que personne ne lui accordait l'attention qu'elle méritait. Les Taungyo cherchèrent en vain l'âme du paddy. Pendant trois saisons des pluies successives, le paddy ne rendit pas et était de mauvaise qualité. Les Taungyo se retrouvèrent sans travail, sans nourriture, sans riz ni eau, les hommes et les bêtes étaient affamés. Alors les Taungyo vinrent trouver le Bouddha qui leur dit :

— Traitez le Puissant comme un chef.

Ils recherchèrent alors le Puissant dans les océans, et le trouvèrent dans l'océan situé à l'est. Tout d'abord ils rencontrèrent un poisson qui leur demanda :

— D'où venez-vous, mes amis ?

— Nous cherchons le Puissant, répondirent-ils, nous ne savons pas où il vit depuis qu'il a quitté notre pays : en as-tu entendu parler ? Sais-tu où il se trouve ?

Le poisson répliqua :

— J'ai entendu dire qu'une tortue a croisé le Puissant dans cet océan.

Alors les Taungyo dirent à la tortue :

— Aide-nous, Seigneur Tortue, à retrouver le Puissant, dis-lui de revenir parmi nous.

Alors le Puissant s'en retourna et la tortue leur indiqua l'emplacement où les humains pourraient le trouver. Un jour le Puissant dit :

— Mangez du poisson avec du riz, la saveur est bonne.

Depuis ce temps, les Taungyo offrent du poisson et du riz quand ils font une offrande. »

- 8 On aurait d'abord souhaité savoir d'où vient ce mythe (un récit raconté à l'auteur, une chronique, une traduction ?). Recontextualisé, ce texte mériterait une attention toute

particulière. Il révèle en effet la notion de travail lié à la culture du riz (le riz est la base de la culture et de l'agriculture), et la perte d'une population à la suite d'une faute originelle. Il s'agit en fait d'une quête que poursuivent les hommes et je suis en désaccord avec Robinne : l'âme du riz ne se limite pas au corporel, car pour le groupe considéré, la poursuite de l'âme du riz est un acte presque millénariste, un acte de rédemption, une explication du monde au même titre que notre Saint Graal ou que le cycle du roi Arthur. On pourrait également en faire des lectures ethnologiques, en termes, par exemple, de complémentarité culinaire, car le riz et le poisson sont les deux éléments essentiels de la nourriture asiatique. Cette complémentarité représente entre outre l'association de l'eau et de la terre et, plus loin encore, du salé (on en retrouve un écho dans les mythes du sel (cf. P. Le Roux et J. Ivanoff, 1993). En poursuivant dans ce sens, on remarquera que le poisson est un avatar de Vishnu et que la tortue est aussi un membre éminent du panthéon venu de l'Inde. Bref, l'analyse d'un simple texte peut éclairer une société tout entière, pour peu qu'il soit recontextualisé par un travail ethnographique.

- 9 Les reconnaissances des moyens de birmanisation (pp. 320-330) sont bien mis en évidence et j'ai moi-même assisté à ces processus, qui sont communs à toute l'Asie du Sud-Est bouddhiste. En Birmanie, elles sont simplement davantage d'actualité, et les conflits culturels sont plus visibles, les enjeux plus importants. La birmanisation, pas forcément violente, est un moyen de contourner d'abord le fait ethnique, de le circonscrire pour mieux l'identifier et l'infiltrer. Ensuite, profitant des faiblesses économiques, sociales, démographiques, elle s'étend dans toutes les niches économiques (installation d'un *taukè*, d'un commerçant, d'un chef de village, d'un moine... dans un groupe minoritaire). Dans l'archipel, plusieurs possibilités sont envisagées. On peut « verrouiller » les villages *moken*, interdire les constructions traditionnelles (de bateaux par exemple), les intermariages, bloquer la mobilité et donc soumettre les nomades à des règles inédites à leurs yeux. Des petits chefs dominent ces structures jusqu'à leur adaptation au modèle birman. Dans d'autres cas, on laisse les missionnaires *karen* accomplir leur œuvre d'évangélisation. Enfin, cas le plus fréquent, qui nous rappelle ce que décrit l'auteur, on remplace les lieux de culte par des « choses birmanes », maisons aux esprits, pagodes..., tous objets de culte qui se surimposent aux croyances locales, lesquelles finissent par s'évanouir. Le cas le plus classique est celui de l'installation d'un village *moken* puis de l'arrivée de migrants birmans, ensuite d'un bonze, enfin d'une pagode qui draine vers elle toutes les possibilités rituelles d'un village. Peu à peu, les fêtes traditionnelles *moken* s'estompent, on leur impose un cadre administratif bientôt recouvert par d'autres fêtes du calendrier bouddhique.
- 10 La conclusion pourrait être que l'ethnie se construit et se reconstruit selon des critères différents, supérieurs aux données culturelles. Mais même si les appropriations des référents bouddhiques, même si les accessions au pouvoir des *Shan* peuvent être la conséquence des politiques birmanes, même si la sphère du politique et du religieux est bien dominante, on ne peut nier la réalité du groupe qui se construit au quotidien autour de notions clairement identifiées, le costume, la langue, les habitudes culinaires... qui les différencient des voisins. L'ethnicité n'est pas subordonnée au politique ou au religieux mais celui-ci permet l'élaboration de stratégies. Elle compose un paysage ethnique elle ne le recrée jamais.

- 11 Et l'ouvrage de François Robinne apporte sur toutes ces questions un éclairage qui, pour être particulier, n'en sera pas moins apprécié par les ethnologues et les historiens, spécialistes ou non de la région et des thèmes concernés.
-

NOTES

1. À propos du livre de François Robinne : *Fils et maîtres du Lac. Relations interethniques dans l'État Shan de Birmanie*. Paris, CNRS-Éditions/Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2000, 364 p., index, 39 figs, 20 photos noir et blanc.

AUTEUR

JACQUES IVANOFF

UMR 8098, « Techniques et culture », 27 rue Paul Bert, 94204 Ivry Cedex